

Jean-Pierre Keller

La Solitude du  
coupeur de nattes

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication



# La Solitude du coupeur de nattes

DU MÊME AUTEUR

*La Galaxie Coca-Cola*, Zoé, 1999

*Meurtre au musée*, Zoé, 1995

*Sur le pont du Titanic*, Zoé, 1994

*Tinguely et le mystère de la roue manquante*, Éditions  
de l'Aube/Zoé, 1992

*La Nostalgie des avant-gardes*, Éditions de l'Aube/Zoé, 1991

*Pop Art et évidence du quotidien*, L'Âge d'homme, 1979

Jean-Pierre Keller  
La Solitude du  
coupeur de nattes

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2003, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris  
ISBN 2 207 25384.8  
B 25384.4

*Nous avons sa fiche. Une autre tresse coupée à  
une petite fille. On recherche Jack l'Éventreur.  
Mille livres de récompense.*

J. Joyce, *Ulysse*





*Samedi 4 mars*

À tout moment elle pouvait m'échapper, se volatiliser, se dissoudre, s'évanouir dans la foule.

Disparaître à jamais.

Il suffisait d'un rien, je ne sais pas, que ça bouchonne, qu'un attroupement m'empêche d'avancer ou qu'elle s'engouffre inopinément dans une boutique.

Alors je tendais le cou, je collais aux gens qui faisaient écran entre elle et moi, je jouais des coudes pour la rattraper, quitte à ralentir quand j'avais l'impression d'être trop proche.

Quand la foule qui descendait tranquillement s'immobilisa en attendant de pouvoir traverser le boulevard Saint-Germain, je fus presque projeté contre son dos. Avec un peu de dextérité, si je l'avais voulu, j'aurais pu défaire le nœud de velours mauve qui serrait le bout de sa tresse – une longue tresse d'ébène aux enivrants reflets bleutés. Comme si elle avait décelé une présence importune, elle tourna imperceptiblement la tête.

Lorsque la masse humaine s'est ébranlée, la natte s'est remise à osciller, luisant magnifiquement sous le soleil presque printanier de ce début d'après-midi.

Mais la foule – un peu moins dense en cette partie inférieure du boulevard Saint-Michel – ne me protégeait plus suffisamment. Aussi, adaptant mon pas au sien, me tins-je à une distance raisonnable, une dizaine de mètres environ, revoyant l'instant magique où, un peu plus haut, je l'avais croisée devant les grilles de Cluny. Ses lèvres pulpeuses, ses grands yeux foncés, son front bombé, ce mélange de sensualité et d'intelligence – m'avait-il semblé, mais le souvenir reste très flou – et sa natte, bien sûr, sa natte qui avait instantanément éveillé en moi le désir le plus fou. J'avais fait demi-tour et m'étais glissé dans le sillage de la belle inconnue à la démarche souple et chaloupée comme celle d'une fille des îles.

À la hauteur de la rue Saint-Séverin, elle hésita un instant puis continua sans s'arrêter jusqu'au quai et s'engouffra dans la station Saint-Michel. Je lui emboîtai le pas.

Elle descendit à Châtelet. Elle paraissait indécise, s'arrêtait, revenait sur ses pas – une ruse pour me semer? Mais rien n'indiquait qu'elle m'eût repéré. Enfin elle emprunta résolument un long couloir, puis un escalier. Je sentis mon cœur battre plus fort, comme s'il anticipait ce qui allait se passer – il était évident, me semblait-il, que le moment opportun n'allait pas tarder à se présenter.

Alors je l'ai serrée de plus près.

Avec une sorte d'insolence, la natte continuait de se balancer sous la blafarde lumière des néons tandis que la femme descendait alertement les marches. Je réduisis la distance, trois mètres, deux mètres, un mètre. Devant nous, quelques voyageurs pressèrent le pas avant de s'élaner vers le portillon automatique qui avait commencé à se rabattre en pivotant sur son axe.

On entendait déjà le crissement des freins.

Avec une angoissante lenteur, la lourde porte métallique était en train de me séparer inéluctablement de ceux qui accéderaient au quai. Je réalisai qu'il y avait une chance à saisir, une chance unique, incroyable, que le destin m'offrait sur un plateau.

Mon cœur battait la chamade, je transpirais abondamment.

Agir avec la prestesse de l'éclair.

Pendant que la femme réussissait à passer de justesse, je saisis d'une main l'indispensable instrument et de l'autre j'attrapai le bout de sa natte et le tirai violemment vers moi à travers l'interstice resté libre à la fermeture du portillon.

Rejetée en arrière, sa tête heurta lourdement le métal, qu'elle se mit à frapper rageusement des poings et des talons en poussant des cris de bête prise au piège. Dans un état second, en proie à une sorte de raptus, je serrai les ciseaux avec toute la force dont j'étais capable, parvenant d'un seul coup à sectionner la tresse tendue comme la corde d'un arc.

Tandis que les quelques personnes restées bloquées en même temps que moi me contemplaient ahuries, incrédules, sans doute incapables de comprendre le sens de la scène à laquelle elles venaient d'assister, je remontai l'escalier en courant, rattrapé par des invectives – « au fou! », « assassin! », « arrêtez-le! » et autres amabilités de ce genre – heureusement couvertes par le fracas de la rame qui déjà s'ébranlait.

En haut de l'escalier, des gens s'écartèrent prudemment.

Mais un homme n'hésita pas à se détacher de la foule et fit mine de me barrer le passage. Un type assez corpulent, court sur pattes, rougeaud, la bouche tordue par un horrible rictus, les yeux injectés de sang.

C'est alors que l'envie de trucider tous ces redresseurs de torts, ces justiciers au petit pied, s'empara de moi avec une violence inouïe et, n'écoutant que ma haine, je fonçai vers l'homme en brandissant mes ciseaux comme un glaive.

La femme qui l'accompagnait, courtaude elle aussi et mal fagotée, le tira par la manche en poussant un cri de frayeur.

Je me retins d'aller jusqu'au bout de ma fureur et je m'enfuis en zigzaguant, bousculant une vieille édentée, manquant renverser un bossu dont les imprécations me font encore rire, écrasant le pied d'une Nordique coupe-rosée qui éructa dans son parler guttural quelques borborygmes à épouvanter le plus intrépide des satyres.

Ah, les misérables, comme j'aurais voulu les anéantir!

Mais je devais détalé, mon salut était à ce prix.

Déjà j'entendais d'inquiétants coups de sifflet qui se répondaient d'un couloir à l'autre sans pouvoir comprendre s'ils se rapprochaient ou s'éloignaient. Tout un réseau de stridences, d'appels, de cris, d'invectives se tissait pour me prendre au piège, mais comme peu de gens m'avaient vu, l'hallali pouvait bien résonner de ses échos justiciers, rien ni personne ne m'empêcherait de me faufileur dans la marée humaine avec l'aisance d'un poisson dans l'eau.

Quand je me retrouvai dehors – enfin libre! – je continuai de courir comme un dératé, sans oser me retourner pour voir si la meute vengeresse était à mes trousses.

Il n'était pas écrit qu'ils m'auraient ce jour-là!

Je courus jusqu'aux Halles, où mes narines furent envahies par la rassurante fragrance des fruits et des légumes. Pantelant, ruisselant de sueur, j'osai enfin m'arrêter et lancer un regard derrière moi. Constatant que plus personne ne me contestait la propriété de mon trophée, je le serrai dans ma poche en éclatant d'un rire nerveux et m'installai dans le premier troquet venu.

Je m'offris la petite récompense à laquelle j'estimais avoir droit après pareille épreuve. En levant mon verre de pastis à la santé de mes poursuivants, je vis que ma main tremblait. Sur mon pouce et mon index, deux sillons rouges témoignaient du terrible effort qu'il m'avait fallu accomplir. Toute ma main était endolorie.

Au zinc, un groupe de forts des Halles picolaient en

parlant de leur boulot, de la pêche, du match de foot, de leur femme et de celle des autres. J'aurais voulu pouvoir leur raconter ce dont – moi aussi! – j'étais capable.

*Samedi 11 mars*

Rien écrit depuis huit jours.  
Une ombre me poursuit.

*Dimanche 12 mars*

De part et d'autre du portillon, elle et moi.  
Sans nous toucher. Sans nous voir.  
Pourtant si proches.

*Lundi 13 mars*

(Luxembourg) Souvent, quand ça va mal, je me précipite vers la fontaine Médicis, dont le long bassin rectangulaire s'élève légèrement d'une extrémité à l'autre, créant l'illusion d'un plan d'eau incliné. Les pieds appuyés au muret, je m'émerveille chaque fois de cet apparent défi aux lois de la gravitation.

Sentir peu à peu l'angoisse disparaître.  
M'en aller avec la sensation du calme retrouvé.

*Mardi 14 mars*

J'observe le reflet des arbres sur l'eau qui penche et soudain je vois au fond du bassin, couverte de feuilles mortes, la femme du métro – immobile et blême comme un cadavre en suspension.

Ce silence dans les allées.

Et cette jeune touriste au regard d'ange, assise en face de moi, qui abandonne précipitamment sa chaise.

*Mercredi 15 mars*

Le bruit de son crâne contre le métal. Sec et mat. Souvent je l'entends.

*Jeudi 16 mars*

Nuit agitée, cauchemar.

Dans une gare, mon attention est attirée par une grande rousse pourvue d'une magnifique natte. Je réussis à en attraper l'extrémité juste avant qu'elle ne franchisse la porte vitrée conduisant aux quais. La porte se referme devant mon nez. Je m'agrippe désespérément à l'objet de ma convoitise, mais, stupeur ! il est élastique et s'allonge à mesure que la femme s'éloigne. Je la vois monter dans le train. Au moment où le convoi s'ébranle, une force inouïe me tire contre la porte vitrée, qui explose sous le choc. Je me retrouve étendu au milieu des éclats de verre, perdant mon sang en abondance et implorant l'aide des gens autour de moi qui se bidonnent comme des fous. À ce moment, la rouquine réapparaît en traînant derrière elle sa natte incroyablement longue. Un homme portant toge et perruque grimpe sur une chaise et me désigne à la vindicte populaire : « On va le pendre ! »

Je me réveille en hurlant.

*Vendredi 17 mars*

En train de siroter tranquillement mon café à La Chope, place de la Contrescarpe, je vois passer une brune souple et sensuelle dont la longue tresse noire se balance nonchalamment sur son chemisier. On croirait la femme du métro!

Instant de pure folie : la voyant disparaître au coin de la rue Lacépède, je pose ma tasse et bondis avec l'idée d'aller lui demander si c'est bien elle.

Je la suis depuis un moment, nous sommes presque en vue du Jardin des Plantes, quand je réalise que c'est impossible, puisqu'elle l'a, sa tresse! Je remonte la rue en courant et reprends ma tasse d'une main tremblante.

*Samedi 18 mars*

Ses coups de pied contre le portillon, l'interminable escalier, le rictus du rougeaud, ma fuite éperdue dans les couloirs, ma crainte de me retrouver nez à nez avec la horde vengeresse. Tous ces braves gens qui n'osent s'avouer leurs désirs les plus profonds et qui sont prêts à vous lapider pour aller ensuite se repaître de vos exploits sous la rubrique des faits divers. À vomir!

(Même jour) Dans quelques semaines, dans quelques mois – sa frayeur passée, son indignation surmontée – peut-être sera-t-elle capable d'imaginer le soin qui va être pris de cette partie d'elle-même qu'elle a abandonnée contre son gré?



*Dimanche 19 mars*

(Luxembourg) Le soleil va bientôt se coucher.

Coups de sifflets, gestes péremptaires.

Stridences et désolation.

Chair de poule, urgence du départ.

Derrière les grilles, les bus et les voitures continuent de rouler comme si de rien n'était.

Je contourne le kiosque à musique et me mêle aux promeneurs qui se dirigent vers la sortie côté Saint-Michel. Pour la première fois – moi qui viens si souvent ici – j'entends craquer le gravier sous mes pas et je m'en étonne.

Déjà les gardiens poussent les lourds portails.

Les retardataires pressent le pas, se dispersent dans la ville.

Chacun sait où il va. Sauf moi.

*Lundi 20 mars*

Le portillon. Comme s'il s'était refermé sur ma vie.

*Mardi 21 mars*

Nuit agitée, failli tomber du lit à plusieurs reprises.

Je me tourne et me retourne en comptant les nattes dans ma tête comme d'autres comptent les moutons, mais le sommeil ne vient pas. Je me lève pour ouvrir la fenêtre, je la referme dix minutes plus tard à cause du froid. Autant descendre boire un verre, puisque de toute façon c'est leur juke-box qui m'empêche de dormir.

J'enfile mon pantalon et ma chemise, je descends sur la Mouffe et, le temps de filer aux Cinq-Billards, une dizaine de mètres plus haut, je grelotte déjà. Sans prendre la peine de détailler les visages qui s'agglutinent près du comptoir, je commande un calva. « Deux ! » corrige derrière moi une voix éméchée que je connais bien. À force de se croiser dans les escaliers du Carcassonne, notre assez miteux hôtel meublé, on est devenu amis, Bernd et moi. Il faut dire qu'avec ses pantalons éternellement maculés – il est peintre – il passerait difficilement inaperçu.

Au milieu d'un groupe de clients beurrés comme lui – la plupart hirsutes et assez pauvrement sapés – il brandit son verre en guise de remerciement et entonne un air connu avec son gros accent allemand : *si che meurs, che feux qu'on m'enterre dans une cave...* Ça me fait penser à la cave de l'hôtel, où ma malle repose en lieu sûr... la malle que j'ai trouvée il y a une quinzaine de jours aux puces.

Une *malle-cabine*, avait précisé le brocanteur en voyant que je n'y connaissais rien. Oui, une authentique malle-cabine du début du siècle ayant appartenu à quelque habitué des longs voyages en transatlantique. Dressée verticalement, grande ouverte, on aurait dit une armoire, avec ses six tiroirs d'un côté et sa penderie de l'autre. Il la referma et la coucha sur le sol. Belle, elle l'était assurément, malgré son état plutôt délabré. J'admire ses rangées de rivets dont la dorure se laissait encore deviner ici et là, ses coins renforcés en laiton tout cabossés, sa fermeture à double verrou, ses poignées en cuir passable-

ment usées. L'expression « faire sa malle » se chargeait soudain d'une poésie insoupçonnée.

Mais l'objet était hors de prix compte tenu de mes faibles moyens.

Je repris ma déambulation parmi les stands. Pourtant, comme si mes pas avaient décidé de m'y reconduire, je me retrouvai bientôt au même endroit. Et je dois reconnaître que, malgré son prix, elle me tentait drôlement, cette malle. Elle convenait parfaitement à l'usage auquel je la destinais.

Après avoir habilement négocié, je versai une avance au brocanteur en lui promettant de revenir plus tard avec le solde. Heureusement, je venais de recevoir un mandat de mes parents. Je m'étais déjà éloigné quand je fus traversé par un doute : la serrure, je l'avais bien vue, mais la clé ?

Le brocanteur me rassura et je filai au Carcassonne.

Ayant bien fermé la porte de ma chambre, je soulevai avec mon Opinel une lame du parquet et prélevai dans l'astucieuse cachette la somme requise. On verrait plus tard comment finir le mois. Était-ce le rire de Bernd que j'entendais au loin ? Je me penchai à la fenêtre et, de l'autre côté de la place, à la terrasse de La Chope, j'aperçus Anouchka. Mon champ de vision, coupé par l'immeuble situé au coin de la Mouffe, m'empêchait de voir avec qui elle discutait, mais c'était sûrement lui.

Je les rejoignis aussitôt.

Je commandai un diabolo menthe et j'allais expliquer

à Bernd ce que j'attendais de lui quand Anouchka, peut-être pour se donner une contenance, s'amusa à laisser couler entre ses doigts sa blonde chevelure. J'avais beau essayer de penser à autre chose, un souvenir revenait en force – celui des Saintes-Maries, où nous avons passé une semaine en septembre. Je la revoyais assise sous le parasol, les paupières mi-closes, lissant ses cheveux avec une lascive indolence, les séparant en de longues mèches pour les tresser avec une incroyable minutie, comme si son unique préoccupation était de les porter au plus haut degré d'expression d'eux-mêmes pendant que Bernd lui enduisait les cuisses de crème solaire et que moi, incapable de détourner le regard de la somptueuse natte qui prenait forme sous mes yeux, je restais là à la reluquer, pantelant, jusqu'au moment où, sur le point de défaillir, je n'avais trouvé d'autre issue que de me précipiter dans l'eau.

Voilà à quoi je repensais en sirotant mon diablo. Anouchka évoqua leur prochain séjour chez des amis à Soisy-sur-École, à l'occasion des fêtes de Pâques. Je sautai sur l'occasion pour parler de ma malle, avouant à Bernd que je comptais sur lui pour m'aider à la transporter.

« Dans le métro ? » fut son seul commentaire. Il finit sa bière, embrassa sa compagne et nous dévalâmes la montagne Sainte-Geneviève jusqu'à Maubert-Mutualité.

En arrivant au stand, il ne put cacher son admiration.

Le retour fut épique. La malle était si lourde qu'en la tenant chacun par une poignée nous eûmes toutes les



# Jean-Pierre Keller

## •• La Solitude du coupeur de nattes

*Dimanche 25 mars*

*Voilà bien quatre mois que je n'ai plus coupé une natte. Les flics doivent être furieux. Tant mieux si ça freine leur enquête.*

*Mais il m'arrive toujours de suivre des femmes, pour la beauté du geste. Comme cette rousse croisée hier soir devant le Royal-Saint-Germain. Sa tresse délicatement modelée retenue à son extré-*

Jean-Pierre Keller vit à Genève où il enseigne la sociologie de l'esthétique.

Il est l'auteur d'essais (*La Galaxie Coca-cola*, 1999), et d'un roman policier, *Meurtre au musée* (1995).

*mité par un nœud jaune canari... un peu criard à vrai dire, mais pourquoi pas ? Je l'ai escortée jusqu'à la gare d'Orsay, puis je suis revenu sur mes pas sereinement. Mon énergie est concentrée ailleurs. Changer ma vie ? Renoncer aux nattes ?*

Dans le Paris des années 60, les tresses portées par de belles passantes sont l'unique obsession d'un étudiant en philosophie. *La Solitude du coupeur de nattes* est le journal de cette chasse singulière, le carnet de bord d'un aventurier fétichiste et amoureux.

DENOËL

B 25384.4 01.03  
ISBN 2.207.25384.8  
15 €

